Document généré le 11 juil. 2025 23:28

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

La déambulation pour rencontrer le poème

Dominic Marcil et Hector Ruiz, *Lire la rue, Marcher le poème – Détournements didactiques*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 89 pages

Nancy Rivest

Volume 11, numéro 1, automne 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83913ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Rivest, N. (2016). Compte rendu de [La déambulation pour rencontrer le poème / Dominic Marcil et Hector Ruiz, *Lire la rue, Marcher le poème – Détournements didactiques*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 89 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(1), 29–30.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA DÉAMBULATION POUR RENCONTRER LE POÈME

Nancy Rivest
Enseignante en philosophie, Cégep régional de Lanaudière à Terrebonne

Dominic Marcil et Hector Ruiz
Lire la rue, Marcher le poème — Détournements didactiques
Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 89 pages

Ce petit essai au format d'un carnet de poèmes, d'un carnet de poche dans lequel on griffonne les impressions du moment est au fond une réflexion sur la démarche créatrice qui accompagne la lecture et l'écriture de la poésie. Dans les faits, il témoigne de l'expérience de deux enseignants confrontés au défi d'enseigner cette forme littéraire à des étudiants de niveau collégial et qui nous proposent de les accompagner dans leur démarche.

Devant la difficulté inhérente à l'objet même, soit le poème, avec sa forme et son langage hermétiques aux premiers abords, ils partent du constat suivant : on ne peut enseigner le sens du poème sans le perdre en même temps. En effet, l'enseignement de la poésie ne consiste pas à transmettre une connaissance quantifiable ou mesurable – on s'en doute – bien que l'on puisse proposer des méthodes pour lire, analyser, scruter le poème ; le risque est de les voir les appliquer de manière superficielle. Comment alors faire vivre l'expérience du poème ? C'est à cette préoccupation que répondent Dominic Marcil et Hector Ruiz. Ils nous invitent dans leur classe en nous proposant une approche qu'on pourrait qualifier d'inversée, au sens où le cheminement présenté à l'étudiant est une démarche dite « déficitaire ».

L'idée est la suivante : si l'on veut expérimenter le poème, il faut investir le déficit, déficit au sens de manque, soit ce moment d'inattention où l'esprit de l'étudiant vagabonde. C'est dans cette errance que la curiosité, la sensibilité, l'expérience émotionnelle peuvent surgir et c'est en utilisant cette force de résistance, celle de l'esprit qui erre, que se trouve la rencontre possible :

> Entre lectures et pratiques littéraires, entre langage académique et langage poétique, entre réel et imaginaire, à travers ces passages à niveau, la didactique, voire la dialectique que nous proposons représente le cœur de ce que nous imaginons comme transmission. Comme le marcheur dans la ville qui prend le risque de dévier, le lecteur de poèmes s'engage dans un lieu à la géographie variable où son intimité et celle de l'auteur sont à découvert. Il dé-marche à la rencontre d'une différence qui est aussi la sienne. C'est là que nous voudrions aller.

Ainsi, si l'on souhaite toucher, s'insérer au cœur de la subjectivité de l'étudiant soumis à un cadre, il faut déconstruire avec eux ce cadre, ouvrir un peu plus cette brèche, prendre des détours qui ouvrent à de nouveaux horizons, intérieurs et extérieurs, aller le rejoindre dans le vague où son regard se perd, bref, opérer ce manque pour éveiller la sensibilité.

Non seulement [cet essai] donne envie de redevenir flâneur, mais convainc de la pertinence de cette approche, soit de penser debout, de penser en marchant, pour paraphraser Nietzsche.

C'est donc cette méthode qui nous est racontée ici, en même temps qu'une réflexion écrite au « je ». Deux voix alternent d'un chapitre à l'autre, se complètent, pour mieux démontrer la nécessité de la déambulation vers la rencontre du poème. Les deux auteurs relatent leur expérience du terrain. Sortis de la classe, les élèves iront parcourir des lieux ; ruelles, métro, boulevards, quartiers, afin de vaincre leur résistance, leurs automatismes, en laissant porter leur attention sur des détails : bruits, odeurs, mots, etc. À cette étape, ils apprendront à être réceptifs, à être dans un état de disponibilité, sans autre objectif que de laisser voyager le corps et l'esprit. Ils noteront dans leur carnet du flâneur ces images, ces impressions, ces gestes anodins saisis au vol. Il est intéressant d'ailleurs pour le lecteur d'avoir sous les yeux deux exemples réels de « Carnet d'étudiant ». Ceux-ci démontrent que le premier objectif a été atteint : la sensibilité y est présente, une faille s'est ouverte. Voilà la première étape accomplie, celle qui consiste à « sortir de la classe pour que le déficit d'attention de l'étudiant soit investi ; [à] descendre dans la rue, se perdre hors les murs de l'établissement, dans les passages intimes des ruelles, pour que sa résistance puisse devenir un engagement créatif. » Déconstruire, risquer, s'abandonner pour laisser surgir le poème, voilà la proposition de nos deux pédagogues.

Après cette première bouffée d'air frais, nous voilà de retour en classe, prêts à parcourir les méandres du langage poétique « pour capter d'autres signes, d'autres possibilités, d'autres devenirs ». Le poème à lire ou à écrire prend maintenant davantage les allures d'un lieu à découvrir. Aucune complaisance non plus lorsqu'il s'agit de partager la lecture du poème qui aura résulté de la pérégrination de chacun et chacune, les « clichés », phrases creuses, explications tombent comme autant d'affiches publicitaires sur lesquelles le regard avait buté. L'étudiant fait face à l'échec, il doit réécrire le poème, apprendre à dire sans dire. L'incertitude est pourtant au cœur même de la pratique. Dans le chapitre « Écrire ne guérit pas : *Just do it* », le narrateur – on peut facilement imaginer le professeur s'adresser à ses étudiants découragés –, témoigne du rôle de l'écriture, qui ne se réduit pas à un but précis ou à des normes définies, mais au fait d'entrer en relation, relation « qui se situe en dehors des critères de performance, en dehors des approches de séduction, et avec une date de péremption. » Écrire ouvre la voie de tous les possibles, permet la rencontre, de quelques façons que ce soit.

Pourtant, la question de l'évaluation demeure. Sur quels critères pondérer cette démarche à tâtons, ce parcours déroutant sur lequel s'aventurent les apprentis poètes ? La réponse sera par l'engagement de l'étudiant. Concrètement, par un récit-bilan ou une rencontre individuelle, où les résistances deviennent autant de signes que notre élève s'est laissé prendre au jeu, qu'il a été touché dans sa singularité, qu'il a pu sortir des sentiers battus. « Au final, c'est moins le texte comme tel qui est noté que la capacité de l'étudiant à prendre conscience de la démarche effectuée, à rendre compte des avancées de son écriture. » C'est davantage l'expérience du poème qui importe, comme nous le mentionnions au départ, celle-ci s'exprime par le degré d'ouverture, d'écoute dont les étudiants auront fait preuve pendant leur « dé-marche ».

En terminant, si les deux auteurs arrivent à bien transposer leur méthode pédagogique, dans un langage qui demeure poétique, ce guide n'a rien d'un manuel classique. En effet, bien qu'une approche concrète soit proposée, ce qui donne la force de cet essai, c'est qu'il devient en lui-même cet exercice de déambulation. Non seule-

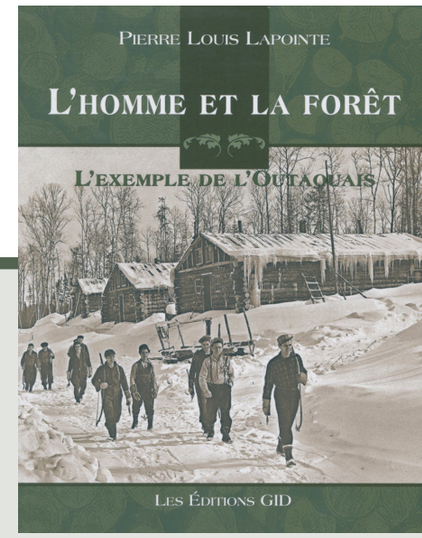
suite à la page 30

suite de la page 28

mais il s'implique également, mettant ses recommandations à l'épreuve ; il expose son propre rapport aux lieux, dans des fables qui amorcent chacun des chapitres de l'essai et dans lesquelles il devient, on le remarque, un « témoin sensible » de la ville tel que l'a défini Pierre Sansot dans sa *Poétique de la ville*. Le narrateur de Laforest cherche un sens à la ville, tant dans ses souvenirs que dans ses lectures. Ces incursions créent des ponts permettant un passage réussi entre les tons lyrique et didactique, et rendent la lecture de cet essai fort intéressante et instructive. ❖

suite de la page 29

ment il donne envie de redevenir flâneur, mais convainc de la pertinence de cette approche, soit de penser debout, de penser en marchant, pour paraphraser Nietzsche. N'est-ce pas ce que tout enseignant voudrait réussir à transmettre ? Non pas la connaissance, le savoir, mais l'expérience du savoir, la pensée qui prend corps, qui vient se manifester là où l'esprit de nos étudiants vagabonde. L'essai de Ruiz et Marcil s'adresse à tous, profs, élèves, artistes et curieux désireux de trouver une manière dynamique d'accéder à la poésie et à l'exercice de l'écriture. ❖



PIERRE LOUIS LAPOINTE
L'HOMME ET LA FORÊT. L'EXEMPLE DE L'OUTAOUAIS
Québec, Les éditons GID, 2015, 431 pages

Historien spécialiste de l'Outaouais, Pierre Louis Lapointe a déjà fourni de nombreuses contributions à l'histoire de l'exploitation forestière au Québec. Il relève dans cet ouvrage un défi considérable : livrer en 48 courts tableaux un panorama de l'histoire de la région en privilégiant les multiples perspectives selon lesquelles peut s'apprécier le rapport homme/forêt dans ce coin de pays. Le résultat est riche et captivant. L'auteur y organise une matière foisonnante dont il livre la richesse dans un style simple et clair qui sert fort bien l'objectif de vulgarisation qu'il s'est donné.

Le bouquineur qui serait tenté de juger l'ouvrage à son avant-propos ferait mieux de ne pas trop s'y fier. Il risque en effet de se tromper sur la facture générale du livre. L'insistance polémique que déploie l'auteur qui tente de justifier son entreprise par un plaidoyer en faveur du travail d'archives, par son adhésion aux positions épistémologiques des grands historiens ou encore par une dénonciation des inepties de la rectitude politique enrobée dans les querelles de frontières disciplinaires entre historiens et anthropologues donne une impression trompeuse quant à l'ambition et à la portée de l'ouvrage. L'auteur y règle des comptes au sortir de bagarres qui, au mieux, constituent l'arrière-scène de ce qu'il cherche à faire découvrir et apprécier. En soi, ce n'est pas inintéressant, mais c'est plutôt inopportun. Son entreprise n'avait pas besoin d'une telle tentative d'autolégitimation. Placé ainsi au début de l'ouvrage, le plaidoyer est à la fois trop court pour éclairer un lecteur peu familier avec les termes des débats qu'il évoque et trop discursif pour bien faire ressortir l'ambition descriptive de la synthèse qu'il entreprend.

Pierre Louis Lapointe insiste pourtant lui-même pour coller au plus près des faits dont il veut rendre compte, pour les livrer en restant le plus près possible de leur expression concrète. L'approche est résolument empirique. Aux lecteurs déjà familiers avec la tradition forestière il veut offrir des compléments qui enrichiront les répertoires de connaissance que leur auront légués les récits de famille et l'expérience du sens commun, aux autres il souhaite faire découvrir la richesse et la densité d'une histoire mal connue, sinon carrément oblitérée. Les descriptions vont de celles qui sont liées à l'occupation du territoire par les groupes amérindiens jusqu'à celles qui sont déterminées par les enjeux industriels en passant par celles des outils, des procédés ou des légendes. Que ce soit sur la disparition des Algouméquins, sur la guerre des Shiners et la légende de Jos Monferrand ou sur le rôle de Philémon Wright dans l'essor de l'exploitation du bois, pour ne citer que quelques exemples, toujours le récit est vivant, bien étoffé, appuyé sur une précieuse bibliographie, savamment exploitée.

La trame narrative respecte les grandes phases de l'histoire économique du territoire. Les capsules explorent divers aspects de l'occupation amérindienne et de l'économie de la traite, de celle de l'exploitation du bois carré d'abord, puis de la naissance et de l'expansion de l'industrie du sciage et finalement de celle des pâtes et papier. On pourra déplorer que les grands ressorts de l'économie politique n'y soient pas suffisamment mis en lumière, que les descriptions de la vie matérielle ou des parcours des entrepreneurs ou du rôle de l'État n'y fassent pas suffisamment référence, mais ce serait là des reproches de spécialiste. Des reproches cependant difficiles à justifier, car la recherche reste encore trop terriblement lacunaire pour qu'on puisse combler de telles attentes.

Pierre Louis Lapointe apporte un matériau précieux. Les sources qu'il cite, les pièces d'archives qu'il aura mises en valeur, les documents dont il aura dressé un inventaire et une bibliographie des plus complète, forment un ensemble au potentiel exceptionnel. Le travail d'assemblage de cette matière sera fort utile à l'avancement de la recherche. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de sortir de cet ouvrage de vulgarisation avec la satisfaction d'avoir pu repérer quelques-unes des pièces qui permettraient d'aller au-delà du connu, d'accroître la connaissance et l'intelligibilité d'une des expériences historiques qui a marqué profondément le devenir du Québec. Outre le plaisir d'avoir approché le quotidien d'un monde révolu, la lecture de *l'Homme et la forêt* procure celui de prendre une meilleure mesure de l'arbre de la connaissance.

Robert Laplante
Directeur des Cahiers de lecture